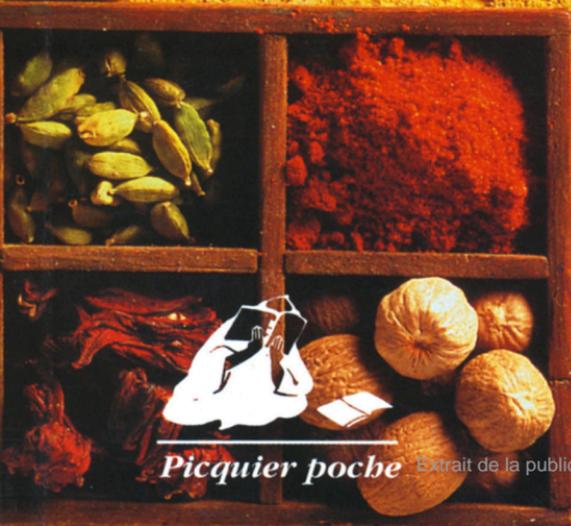




Chitra Banerjee  
DIVAKARUNI  
**LA MAÎTRESSE  
DES ÉPICES**

Roman traduit de l'anglais  
par Marie-Odile Probst



*Picquier poche* Extrait de la publication



Chitra Banerjee DIVAKARUNI

# LA MAÎTRESSE DES ÉPICES

Roman traduit de l'anglais  
par Marie-Odile Probst

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions  
Philippe Picquier*

Un répertoire en fin de volume rassemble les mots et expressions d'origine indienne ou se rapportant à la culture indienne.

Titre original : *The Mistress of Spices*

© 1997, Chitra Banerjee Divakaruni

© 1999, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française

Mas de Vert  
B.P. 150  
13631 Arles cedex

*En couverture* : © Stuart Haygarth  
par l'intermédiaire de Trans World Publishers Ltd.

*Conception graphique* : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-431-0

## *Sommaire*

Tilo .....	11
Curcuma .....	19
Cannelle .....	43
Fenugrec .....	51
Assa-foetida .....	69
Fenouil .....	99
Gingembre .....	127
Poivre .....	147
Cumin noir .....	165
Nîm .....	185
Piment rouge .....	221
Makaradwaj .....	257
Racine de lotus .....	273
Sésame .....	287
Mâyâ .....	293
Postface .....	309
Répertoire .....	317

Mes remerciements aux personnes et organisations  
suivantes, chacune ayant aidé à ce que le rêve de  
ce livre devienne une réalité.

A Sandra Dijkstra, mon agent, qui a eu foi en moi  
dès ma première histoire.

A Martha Levin, mon éditeur, pour son  
discernement et ses encouragements.

A Vikram Chandra, Shobha Menon Hiatt,  
Tom Jenks, Elaine Kim, Morton Marcus,  
Jim Quinn, Gerald Rosen, Roshni Rustomji-Kerns  
et C. J. Wallia pour leurs très importants  
commentaires et suggestions.

Au Arts Council, Santa Clara County, et au prix  
C. Y. Lee Creative Writing Contest pour son  
soutien financier.

Au Foothill College qui m'a offert, avec une année  
sabbatique, le don du temps.

A ma famille – surtout à ma mère, Tatini Banerjee,  
et ma belle-mère, Sita Shastri Divakaruni –  
pour leurs bénédictions.

Et à Gurumayi Chidvilasananda, dont la grâce  
illumine ma vie, à chaque page et à chaque mot.

La traductrice remercie, pour leur soutien amical,  
Mme Tuhina Ray pour le bengali,  
M. Alain Porte pour le sanskrit,  
Patrick Loughran pour certains détails américains  
et Malavika et D. Delorme  
pour leur danse avec les dieux.

*Pour mes trois hommes*

*Murthy*

*Anand*

*Abhay*

*tous maîtres en épices*



*Avertissement aux lecteurs :*

*les épices décrites dans ce livre  
doivent être prises  
uniquement  
sous la supervision  
d'une Maîtresse émérite.*



## *Tilo*

Je suis Maîtresse des Epices.

J'ai aussi appris à travailler d'autres matériaux. Les minéraux, les métaux, la terre, le sable et la pierre. Les gemmes avec leur eau pure et froide. Les liquides qui embrasent la vue de leurs teintes aveuglantes. J'ai appris à manier tout cela sur l'île.

Mais ce que j'aime, moi, ce sont les épices.

Je connais leur histoire, la signification de leurs couleurs, et leurs odeurs. Je peux les appeler par leurs véritables noms, ceux qu'elles ont reçus à l'origine quand la terre creva comme une écorce et qu'elles jaillirent pour la première fois à la lumière. Leur feu court dans mes veines. De l'*amchûr* au *safran*, elles se plient à ma volonté. Sur un murmure de moi, elles me livrent leurs propriétés cachées, leurs pouvoirs magiques.

Oui, elles recèlent toutes de la magie, même les épices qu'on verse d'une main distraite tous les jours dans sa marmite.

Vous n'êtes pas convaincus ? Ah ! Vous avez oublié les vieilles recettes que les mères de votre mère connaissaient. En voilà une : les gousses de vanille mises à tremper dans du lait de chèvre et frottées sur le poignet prémunissent contre le mauvais œil. Une autre : une pincée de poivre au pied du lit, disposée en forme de croissant, protège des cauchemars.

Mais les épices vraiment puissantes viennent de mon pays natal, pays de poésie ardente et d'oiseaux aux plumages

bleu outremer. De crépuscules d'un rouge sang éclatant. C'est avec celles-là que je travaille.

Mettez-vous au centre de cette pièce et faites-en lentement le tour des yeux, vous trouverez rassemblées ici sur les rayonnages de ma boutique toutes les épices indiennes qui existent – même celles qu'on ne trouve plus.

Je crois que je n'exagère pas quand je prétends que vous ne trouverez nulle part au monde d'endroit semblable à celui-ci.

\*

L'épicerie n'est ouverte que depuis un an. Mais plus d'un s' imagine, en la regardant, qu'elle a existé de tout temps.

Je comprends pourquoi. Postez-vous à l'angle d'Esperanza Street dans le coin où s'arrêtent les bus en faisant crisser leurs pneus, et vous verrez. Elle s'insère parfaitement entre l'étroite porte grillagée de la « Pension Hebdomadaire Rosa », encore noircie de l'incendie de l'année dernière, et la boutique « Réparation de Machines à Coudre et Aspirateurs de Lee Ying » avec son enseigne fêlée entre le *R* et le *é*. Une vitrine maculée de crasse. Les lettres en boucles de BAZAR DES ÉPICES ont pris une teinte terreuse d'un brun fade. A l'intérieur, les toiles d'araignée nervrent les murs là où étaient accrochées les images fanées de dieux avec leurs yeux tristes et ténébreux. Des caisses de métal dont le lustre s'est effacé depuis longtemps, débordantes d'*atta*, de riz basmati et de *masoor dâl*. Rangée sur rangée de films vidéo, même des bandes qui remontent au temps du noir et blanc. Des pièces de tissu teint de coloris désuets. Du jaune paille, du vert printemps, du rouge de mariée.

Et dans les coins, accumulés parmi les moutons de poussière, exhalés par ceux qui sont entrés ici, les désirs. De tout ce que contient mon épicerie, c'est ce qu'il y a de plus vieux. Car même ici dans ce pays neuf, l'Amérique, dans cette ville qui s'enorgueillit de n'être pas plus vieille qu'un battement

de cœur, tout le monde veut les mêmes choses, encore et encore.

C'est aussi à cause de moi qu'ils croient que la boutique est si vieille. Moi aussi, j'ai l'air d'avoir toujours été là. Quand les clients entrent en baissant la tête sous la guirlande de feuilles de mangue en plastique vert qui orne le seuil comme porte-bonheur, la première chose qu'ils voient, c'est une femme voûtée avec un teint couleur vieux sable derrière un comptoir en verre renfermant des *mithai*, les sucreries de leur enfance. Sorties des cuisines de leur mère. Des *burfi* vert émeraude, des *rasogollah* blancs comme l'aube, et, faits avec de la farine de lentille, les *laddu* semblables à des pépites d'or. Cela leur semble normal que j'aie toujours été là, normal que je comprenne, sans qu'on ait besoin de m'en parler, la nostalgie qu'ils éprouvent pour les coutumes qu'ils ont choisi de quitter pour venir en Amérique. Cette nostalgie et la honte qui va avec, comme l'arrière-goût un peu amer que laisse dans la bouche l'*âmalaki* qu'on mâche pour se rafraîchir l'haleine.

Ils ne savent pas, bien sûr. Ils ne savent pas que je ne suis pas vieille, que ce corps d'emprunt que j'ai revêtu dans le brasier de Champâti en prononçant mes vœux de Maîtresse, n'est pas mon vrai corps. Je ne revendique pas plus son aspect chiffonné et tordu que l'eau ne revendique les ondulations qui rident sa surface. Ils ne voient pas, cachés sous les paupières tombantes, les yeux vifs qui brillent – je n'ai nul besoin de miroir interdit (car les miroirs sont interdits aux Maîtresses) pour me le dire – tel un feu sombre. Seuls les yeux sont mes yeux.

Non. Il y a autre chose qui est à moi. Mon nom : Tilo, diminutif de Tilottama, car je porte le nom de la graine de sésame brunie par le soleil, l'épice qui restaure les forces. Cela non plus, mes clients ne le savent pas, ni qu'autrefois j'ai porté d'autres noms.

Parfois cela me pèse, lac verglacé, de penser que sur toute l'étendue de cette terre, personne ne sait qui je suis.

Dans ces moments-là, je me dis à moi-même, ça ne fait rien. Cela vaut mieux ainsi.

« Souvenez-vous, nous enseignait la Vieille, la Première Mère, quand nous étions sur l'île. Vous n'êtes pas importantes. Aucune Maîtresse ne l'est. Ce qui importe, c'est l'épicerie. Et les épices. »

L'épicerie. Même pour ceux qui ignorent tout de l'existence de la chambre intérieure avec ses rayonnages secrets, sacrés, la boutique reste une excursion dans le pays de ce qui aurait pu avoir lieu. Une indulgence dangereuse pour ce peuple à la peau brune qui vient d'ailleurs, à qui des Américains de souche pourraient demander *Pourquoi ?*

Ah, l'attrait de ce danger !

Ils m'aiment parce qu'ils sentent que je comprends cela. Ils me détestent aussi un peu pour la même raison.

Et puis, il y a les questions que je pose. A la femme dodue vêtue de caleçons en polyester qui peluche et d'une tunique achetée chez Safeway, les cheveux rassemblés en un chignon serré, qui se penche au-dessus d'un petit monticule de piments verts qu'elle choisit avec le plus grand sérieux : « Est-ce que votre mari a retrouvé du travail depuis le licenciement ? »

A la jeune femme qui entre en coup de vent avec un bébé sur la hanche pour acheter de la poudre de *dhania jîra* : « Le saignement, ça fait encore mal, vous voulez quelque chose qui soulage ? »

Je vois la secousse électrique, la même à chaque fois, se propager dans leur corps. Je pourrais presque en rire, si la pitié ne me tirait pas tant. Les traits de leur visage tressautent comme si j'avais posé les mains sur l'ovale délicat de la mâchoire et de la pommette pour les tourner vers moi. Alors que, bien sûr, je n'en ai rien fait. Il n'est pas permis aux Maîtresses de toucher ceux qui viennent à elles. De bouleverser le mécanisme fragile du donner et du recevoir qui règle nos vies de façon si précaire.

L'espace d'un instant, je soutiens leur regard, et l'air autour de nous s'immobilise et s'alourdit. Quelques piments s'éparpillent en une pluie drue et verte, tombent sur le sol. L'enfant se tord sous l'étreinte resserrée de la mère, et pleurniche.

Leur regard, sous l'aiguillon de la peur et du désir, fuit.

*Sorcière*, disent les yeux. Sous leurs paupières baissées, ils se souviennent d'histoires qu'on racontait la nuit autour des feux dans les villages où ils sont nés.

« C'est tout pour aujourd'hui », me dit la femme, en s'esuyant les mains sur ses cuisses moulées de polyester et glissant un paquet de piments vers moi.

« Chut, ma petite princesse », chantonne l'autre qui s'absorbe dans les boucles emmêlées de l'enfant jusqu'à ce que j'aie fait le compte de ses achats.

Elles détournent précautionneusement leur visage en sortant.

Mais elles reviendront plus tard. Quand le soir sera tombé. Elles cogneront à la porte fermée de la boutique qui conserve l'odeur de leurs désirs, et demanderont.

Je les emmènerai dans la chambre intérieure, celle qui n'a pas de fenêtres, où je range les épices les plus pures, celles que j'ai cueillies sur l'île pour les cas particuliers. J'allumerai la bougie que je garde toujours prête et fouillerai l'obscurité striée de suie à la recherche de racine de lotus et de *methi* en poudre, de pâte de fenouil et d'assa-foetida séchée au soleil. Je psalmodierai. J'administrerai. Je prierai pour chasser la tristesse et la souffrance comme la Vieille me l'a enseigné. Je donnerai des conseils de prudence.

C'est pour cela que j'ai quitté l'île où chaque jour on continue à mélanger le sucre et la cannelle, où chantent des oiseaux à la voix de diamant, et où le silence tombe avec la légèreté d'une brume de montagne.

J'ai quitté l'île pour cette boutique, où j'ai rassemblé tout ce dont vous avez besoin pour être heureux.

\*

Mais avant l'épicerie, c'était l'île, et avant l'île, c'était le village où je suis née.

Je ne sais plus exactement quel jour, c'était pendant la saison sèche, le soleil brûlait les champs de paddy craquelés,

et ma mère se débattait sur la natte à accoucher et réclamait de l'eau en gémissant.

Puis l'éclair bleu acier zébra le ciel, et la foudre fendit en deux le vénérable banian de la place du marché. La sage-femme, à la vue du capuchon pourpre et veiné qui recouvrait mon visage, poussa un cri et le devin, dans le soir rempli de mouches de pluie, hocha une tête chagrine à l'adresse de mon père.

Ils me nommèrent Nayan Târâ, Pupille, mais sur le visage de mes parents se peignit l'amère déception que leur causait la naissance d'une nouvelle fille, et qui plus est, une fille dont la peau était couleur de boue.

Emmaillotée dans son vieux tissu, elle gisait face contre terre. Qu'apportait-elle à la famille si ce n'est une dot à payer pour laquelle il faudrait s'endetter ?

Trois jours, les villageois mirent trois jours à maîtriser le feu sur la place du marché. Et ma mère couchée avec la fièvre pendant tout ce temps-là – les vaches n'avaient plus de lait – avec moi qui ne cessai de hurler que quand ils me don- nèrent à boire le lait d'une ânesse blanche.

Peut-être est-ce pour cela que les mots me sont venus si tôt.

Et la vue.

Ou alors à cause de la solitude, le besoin né de la colère chez cette gamine noireude qu'on laissait vagabonder sans surveillance dans le village, personne ne se souciant assez d'elle pour lui interdire quoi que ce soit.

Je savais qui avait volé le buffalo du porteur d'eau Banku, et quelle servante couchait avec son maître. Je sentais les endroits où l'on avait enfoui l'or sous la terre, devinais pour-quoi la fille du tisserand avait cessé de parler depuis la der- nière pleine lune. Je disais au *zamîndâr* où trouver sa bague perdue. J'avertissais le chef du village des inondations avant qu'elles ne surviennent.

Nayan Târâ, je suis ; le nom veut dire aussi : Prophète.

Ma renommée s'étendit. Des villes voisines et de plus loin encore, de cités qui se trouvaient de l'autre côté des

montagnes, les gens se mettaient en route pour que d'une imposition de ma main, je change leur destin. Ils m'apportaient des cadeaux qu'on n'avait jamais vus auparavant au village, des cadeaux si somptueux que les villageois en parlaient pendant des jours entiers. Je trônais sur des coussins tissés de fils d'or et mangeais dans des assiettes d'argent serties de pierres précieuses, étonnée par la facilité avec laquelle on s'habitue au luxe ; il me semblait juste qu'il en fût ainsi. Je guérisais la fille d'un souverain, prédisais la mort d'un tyran, traçais des dessins sur le sol pour que les vents soient propices au commerce des marins. Sous mon regard, des hommes adultes tremblaient et se prosternaient à mes pieds, et cela aussi me semblait facile et juste.

C'est ainsi que je devins fière et entêtée. Je portais des mousselines si fines qu'on aurait pu les passer par le chas d'une aiguille. Je coiffais mes cheveux avec des peignes façonnés dans l'écaille des grandes tortues des îles Andamans. Je m'admirais longuement dans des miroirs au cadre de nacre, alors même que je savais que je n'étais pas belle. Je giflais les servantes, si elles ne m'obéissaient pas assez vite.

Pendant les repas, je mangeais les meilleurs morceaux et jetais les restes sur le sol pour mes frères et sœurs. Mon père et ma mère n'osaient pas élever la voix, car ils craignaient mes pouvoirs. Ils aimaient la vie de luxe que je leur offrais.

Et quand je lisais cela dans leurs yeux, je ressentais pour eux du dédain ; un triomphe noir comme de la bile bouillonnait dans mon ventre parce que moi qui étais venue la dernière, j'étais maintenant la première. Je ressentais aussi autre chose, une profonde tristesse, inexprimée, mais je la repoussais et ne voulais pas la voir.

Moi, Nayan Târâ, qui avais depuis longtemps oublié l'autre sens de mon nom : La Fleur qui Pousse au Bord du Chemin Poussiéreux. Et ignorais alors que je ne garderais pas ce nom très longtemps.

Pendant ce temps les *bâul* errants chantaient mes louanges, les artisans gravaient mes traits sur des médaillons

fétiches portés par des milliers de gens, et les marchands col-portaient au-delà des mers dans toutes les contrées les récits de ma puissance.

C'est ainsi que les pirates entendirent parler de moi.